

Au XV^e siècle souvent pour la pause moyenne (et aussi pour la petite pause) on a un double point; cet usage se retrouve dans la première bible de Gutenberg, et il s'est conservé jusqu'à nos jours dans les Missels et les Bréviaires. — Avec le temps les signes des paragraphes prirent la forme d'un grand C. C'est de plus en plus l'habitude au XIII^e siècle de mettre des initiales coloriées alternativement en rouge et en bleu. (Pl. 93. 95. 98. 102. 111.)

Traits d'union. Au XIV^e siècle, parfois au lieu d'un simple trait d'union on a un trait double, ce qui se présente plus souvent au XV^e siècle. Ces traits d'union en beaucoup de manuscrits font défaut. (Pl. 108. 113b.)

L'ornementation des manuscrits atteint au XIV^e et XV^e siècle son plus haut degré de splendeur (voir les ouvrages sur l'histoire de l'art).

L. Bethmann, en faisant la description des manuscrits du monastère du Mont Saint-Michel, en Normandie, parle ainsi de l'écriture gothique dans le nord de la France : « Ici la forme de l'écriture est en avance sur tout le reste de l'Europe, au moins d'un demi-siècle. A voir le manuscrit de Sigebert et le cartulaire ainsi que les autres manuscrits du même temps, sans hésiter, on les attribuerait au XIII^e siècle; la forme brisée des lettres et les initiales frisées (avec les dessins dentelés des marges et les nuances au lieu des beaux traits dilatés d'autrefois) — tout accuse le XIII^e siècle, et pourtant ils appartiennent, les dates en font foi, au XII^e siècle. Il est intéressant à noter que le même développement s'observe

aussi en architecture; en effet, à ce moment précis le gothique est déjà dans son plus bel épanouissement, tandis qu'en dehors de la Normandie il n'apparaîtra que beaucoup plus tard. J'ai très souvent noté cette analogie dans le développement de l'écriture et de l'architecture; dans l'histoire de cette dernière on a encore trop peu tenu compte des manuscrits, dont on pourrait encore tirer grand profit. » (*Reise durch die Niederlande, Belgien und Frankreich*, dans l'*Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde*, 8, p. 69.)

De nombreuses reproductions d'écriture gothique se trouvent dans les collections de planches, signalées p. II. Nous signalons encore W. Schum, *Exempla codicum Amploniarorum Erfurtensium saeculi IX—XV*, Berlin 1892; Reusens, *Éléments de Paléographie*, Louvain 1899; J. Flammermont, *Album paléographique du nord de la France*, Lille 1896; O. Posse, *Die Lehre von den Privaturkunden*, Leipzig 1887; R. Thommen, *Schriftproben aus Handschriften des XIV.—XVI. Jahrhunderts*, Bâle 1888; Piscicelli-Taeggi, *Paleografia artistica di Montecassino*, Montecassino 1876—1882 (comprenant un mémoire sur la *scrittura gotica corale*).

Sur l'ornementation des manuscrits gothiques voir entre autres H. N. Humphreys, *The Illuminated Books of the Middle Ages* etc., Londres 1849; Kobell, *Kunstvolle Miniaturen und Initialen aus Handschriften des 4. bis 16. Jahrhunderts*; A. Lecoy de la Marche, *Les manuscrits et la miniature*, Paris, nouvelle édition; W. Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, dans le chapitre : *Malerei*; H. Janitschek, *Geschichte der deutschen Malerei*, dans le chapitre : *Herrschaft und Blüte des nationalen Stils im Mittelalter*; Henry Martin, *Les miniaturistes français*, Paris 1906; G. Vitzthum, *Die Pariser Miniaturmalerei von der Zeit des hl. Ludwig bis zu Philipp von Valois*, Leipzig 1907. Beaucoup d'autres ouvrages sont cités par Gabriel Meier, *Die Fortschritte der Paläographie* etc. (dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 17, 1900) dans le chapitre : *Miniaturen*, p. 258, et par A. Hortschansky, *Bibliographie des Bibliotheks- und Buchwesens*, Leipzig, depuis 1904.

E. L'écriture humanistique et la gothique moderne.

A partir du XV^e siècle, on distingue dans l'Europe occidentale deux groupes d'écriture : l'écriture humanistique, ronde, fondée sur

l'ancienne minuscule carolingienne, et l'écriture gothique, pointue, issue de la minuscule gothique du moyen âge.

1. L'écriture humanistique.

Au XIV^e et XV^e siècle, à l'époque de la renaissance des études classiques en Italie, on commença à prêter une plus grande attention aux écritures dans lesquelles les œuvres des classiques latins avaient été conservées et quelques humanistes commencèrent à imiter, en copiant les anciens manuscrits, la minuscule carolingienne, ronde. C'est ainsi que cette minuscule fut de nouveau connue et mise en honneur. De plus en plus elle fut en faveur, on commença de s'en servir pour des écrits de tous genres, on l'enseigna dans les écoles, la chancellerie pontificale l'adopta pour ses brefs et elle ne tarda pas à être généralement imitée en Italie. On l'appella *littera antiqua horum temporum*, en italien *lettera antica nuova* ou simplement *antica*. D'autres noms lui furent aussi donnés : *rotonda*, *tonda*, et aussi *romana* (parce qu'on croyait que c'était l'écriture des anciens Romains). Les imprimeurs la désignent d'ordinaire du nom d'écriture *antiqua*, les paléographes préfèrent le nom d'écriture humanistique ou d'écriture de la renaissance. Ce retour à l'écriture ronde, en Italie, fut facilité par ce fait que même à l'époque de la prépondérance du gothique, les lettres avaient conservé une certaine rondeur. De même que le style gothique, l'écriture pointue fut alors appelée « gothique », c'est-à-dire barbare (voir plus haut, p. XXI, col. I, en haut).

Comme on le sait, le centre des études humanistiques au XIV^e et XV^e siècle fut Florence; c'est là aussi, à notre connaissance, que dans la première moitié du XV^e siècle, se retrouvent les exemples les plus anciens de l'écriture humanistique. Parmi les premiers savants qui en firent usage, citons les humanistes Niccolò Niccoli (1364—1437), Francesco Poggio Bracciolini (1380—1459) et Ambrogio Traversari (1386—1439).

En 1465 Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, qui avaient établi dans le monastère de Subiaco la première imprimerie italienne, intro-

duisirent l'écriture humanistique aussi dans l'impression. Cet exemple fut suivi par Nicolas Jenson à Venise (1470—1481) et par d'autres imprimeurs en Italie. C'est précisément sous forme de caractères d'imprimerie que cette écriture dès lors se repandit en Europe. En France, elle supplanta toutes les autres écritures d'impression vers le milieu du XVI^e siècle, dans les Pays-Bas et en Angleterre vers la fin du XVI^e siècle, en Suède, Norvège et Danemark dans le cours du XIX^e siècle. En Allemagne, pendant longtemps, elle ne fut employée que pour les livres en langue étrangère, maintenant pourtant on l'emploie pour les ouvrages de tous genres; elle a la préférence dans les ouvrages proprement scientifiques, il n'y a que dans la belle littérature, dans les écrits populaires, dans les livres d'enseignement et de prières et dans les journaux que l'écriture gothique est encore employée.

Dans l'écriture humanistique on peut distinguer trois groupes : a) l'écriture humanistique de livres, b) la cursive humanistique, c) l'écriture italienne de chancellerie.

Parmi les Codices les plus anciens qui soient datés et en écriture humanistique, citons : le Valerius Flaccus de la Laurentiana, à Florence, écrit en 1429 (Vitelli e Paoli, *Collezione Fiorentina*, pl. 48); l'Épître de Justin de l'Histoire de Trogus Pompeius, au British Museum, écrit en 1433; le Cicéron du British Museum, écrit en 1444 (*Palaeographical Society*, I, pl. 252, et II, pl. 97). — Ambrogio Traversari (appelé aussi Ambrosius Camaldulensis) invitait son frère, en ces termes, à chercher à imiter la belle écriture des anciens manuscrits : *Nec illud quidem te admonere desistam, uti non negligas manum librariam quam optimam atque perquam celerem ac fidelissimam tibi comparare, studeasque priscam illam in scribendo imitari puritatem ac suavitatem. Quod tunc adsequere facilius, si ex emendatissimo antiquoque codice quidpiam tibi transcribendum deligas totoque annisu ad unguem exemplar imitari* (sic). Voir Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, p. 270, extrait des *Ambrosii Traversarii epistolae*, ed. Mehus, p. 1010. — La première école calligraphique de Florence, où l'on cultiva l'écriture humanistique, fut fondée par Niccolò Niccoli, cité plus haut, grand collectionneur de livres et à qui la Laurentiana doit ses plus anciens manuscrits (voir la lettre du Préfet de la Laurentiana, N. Anziani, dans L. Delisle, *Mémoire sur l'École de Tours*, p. 6).

a) L'écriture humanistique de livres.

Pl. 114. 115b. 124c.

Ce furent surtout les manuscrits du XI^e et XII^e siècle qui servirent de types à l'écriture humanistique de livres. Beaucoup d'humanistes imitèrent cette ancienne écriture avec une telle exactitude et une telle perfection qu'il est difficile de distinguer leurs manuscrits des Codices carolingiens. La plupart des copistes pourtant conservèrent certaines

formes de lettres et certaines habitudes, qui s'étaient communément implantées dans la minuscule gothique, par exemple, le point sur l'i, l'r rond (à côté de l'r droit), l's rond, le t allongé, la forme pointue du v au commencement des mots. C'est à ces particularités et à d'autres, comme aussi au trait général de l'écriture et à la différence du parchemin que l'on distingue facilement les manuscrits humanistiques.

L'époque la plus florissante pour l'écriture humanistique de livres est le XV^e siècle. Au XVI^e, en effet, on l'écrit plus rarement, car l'imprimerie, inventée vers l'année 1450, se chargea de la multiplication des livres. Elle a survécu jusqu'à nos jours dans l'*antiqua* de l'impression latine.

Lettres isolées.

a prend d'ordinaire la forme onciale. Pour **ae** et **oe** on a de nouveau soit la diphthongue soit une ligature; on a aussi l'**ę** cédillé et l'**e** simple; avec le temps ces dernières formes disparaissent.

d, de nouveau, est droit le plus souvent.

i est surmonté quelquefois d'un trait, le plus souvent pourtant il porte un point. Dans l'**ii** double le second **i** ordinairement est allongé, pourtant à côté de **ij** on rencontre aussi **ii**. Au XVII^e siècle, pour l'impression, on se servit toujours de plus en plus de l'**j** long au commencement des mots, et l'usage se forma peu à peu de n'employer l'**i** bref que pour la voyelle **i** et **j** pour la consonne Jot. — Comme majuscule **I**, au commencement des mots, ou bien est tout entier sur la ligne ou bien se trouve prolongé au-dessous de la ligne. Dans l'impression, primitivement, on n'a qu'un **I** vertical, sur la ligne, mais vers la fin du XVI^e siècle on trouve aussi le **J** allongé. Au XVII^e siècle les deux formes sont distinguées, c'est-à-dire **I** marque la voyelle **I** et **J** la consonne Jot (voir ci-dessous le chapitre sur la cursive humanistique).

r a de nouveau la forme droite, rarement la forme ronde; mais plus tard beaucoup de scribes préfèrent la forme ronde.

s de nouveau est souvent long à la fin des mots, pourtant souvent aussi il est rond; plus tard c'est la forme ronde qui triomphe. Finalement l'**s** rond a partout la préférence, tant au commencement des mots qu'à la fin.

La haste du **t** dépasse la barre, mais d'ordinaire elle n'arrive pas à la hauteur des lettres longues. **t** a donc une forme demi-longue.

Primitivement on donne à **u** et **v** d'ordinaire la forme ronde (qui prédominait dans la minuscule carolingienne que l'on cherchait

à imiter), pourtant au commencement des mots on emploie souvent la forme pointue. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, on rencontre plus fréquemment dans les livres imprimés le **v** pointu au commencement des mots, pourtant il s'emploie toujours encore pour les deux sons de **u** (voyelle) et de **v** (consonne). Ce n'est qu'au XVII^e siècle que les deux formes commencèrent nettement à se distinguer : on employa alors **u** pour le son de la voyelle et **v** pour le son de la consonne. — Au commencement, pour la majuscule, on ne connaissait que le **V** pointu (la forme de l'ancienne lettre capitale des Romains). Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle que l'on rencontre à l'état isolé l'**U** rond; au XVII^e siècle l'usage se répandit de plus en plus de distinguer entre **U** et **V** : **U** est employé pour le son de la voyelle; **V** fut souvent employé pour les deux sons, et au XVIII^e siècle, sous l'influence de l'humanisme renaissant, beaucoup d'imprimeurs retournèrent au seul **V**. (Voir E. Horn, *Zur Orthographie von U und V, I und J*, dans le *Centralblatt für Bibliothekwesen*, 11, 1894, p. 385.)

Pendant longtemps la lettre **w** fut traduit par **uu**, puis par **vu** et **vv**; ce n'est que plus tard que **w** reparut. — Pour le **W** majuscule on employa **VV** et **Vu**, puis aussi **Vv**, et ce n'est que plus tard que l'on retourna à **W**.

Les majuscules étaient employées au commencement des phrases, dans les noms propres et dans les titres. Primitivement les scribes les employaient aussi à leur gré, ou pour mettre un mot en relief. D'ordinaire on leur donnait la forme de l'ancienne capitale romaine.

Les abréviations étaient fortement limitées et avec le temps on les mit tout à fait de côté.

Comme ligatures, en plus de *st*, de nouveau on rencontre souvent *ae*, *oe*, *ct* et *et*, comme autrefois. De même les liaisons de boucles se retrouvent souvent dans les anciens manuscrits, plus tard cependant elles se font plus rares.

Pour les signes de ponctuation voir ci-dessous le chapitre sur la cursive humanistique.

b) La cursive humanistique.

Pl. 116a. 116b. 117. 118a. 123b.

Au XV^e siècle, en Italie, on forma aussi une écriture cursive ronde, inclinée vers la droite. Pour cette cursive on ne trouvait aucun modèle dans la minuscule carolingienne (qui était essentiellement une écriture de livres); on transforma donc les lettres de l'écriture de livres en leur donnant une forme cursive; en outre on adopta certaines lettres de la cursive gothique alors en usage (par exemple **a** cursif simple, **d** rond, **r** rond, **v** arrondi). Il s'ensuit que dans la cursive humanistique on retrouve, à côté des lettres carolingiennes, des lettres gothiques. Comme l'écriture humanistique de livres, cette cursive humanistique se distingue par sa netteté et sa beauté; les traits pourtant en sont plus courants et les liaisons de lettres meilleures, ce qui fait qu'elle était plus facile à écrire. De même que l'écriture humanistique de livres, elle fut imitée bientôt aussi hors de l'Italie et de plus en plus; d'abord on ne l'employait d'ordinaire que pour les textes latins, mais plus tard on l'employa pour toute espèce d'écriture et avec le temps elle devint l'écriture commune des pays qui avaient adopté pour l'impression l'écriture humanistique de livres. En Espagne elle devint prédominante au milieu du XVI^e siècle, en France au commencement du XVII^e, en Angleterre et dans les Pays-Bas vers le milieu du XVII^e, en Suède, en Norvège et en Danemark dans le cours du XIX^e siècle. De même dans les pays de langue allemande elle se propagea beaucoup, pourtant elle est encore considérée comme « écriture latine ».

Aldus Manutius, à Venise, se servit aussi de la cursive humanistique pour l'impression d'une édition de Virgile et de Pétrarque en 1501. Ses lettres, dont les caractères avaient été gravés par Francesco Griffio de Bologne, font l'effet d'avoir été imitées de l'écriture des brefs pontificaux (voir Nicola Barone, *Cenno paleografico del terzo periodo della storia della scrittura latina*, Naples 1899, p. 6). Au XVI^e siècle, on aimait beaucoup cette cursive pour l'impression des livres; plus tard elle fut employée surtout pour les notes, les introductions, les tables des matières et les citations et aussi pour mettre en évidence certains mots.

En France, ces lettres cursives portent aujourd'hui encore d'après leur origine le nom d'*italiques*; en Angleterre elles sont appelées *italics*.

Il y a beaucoup de genres différents de l'écriture cursive humanistique. Elle est tantôt plus raide et tantôt plus courante de forme, la liaison des lettres est tantôt plus tantôt moins parfaite. Dans l'impression et dans les manuscrits elle se rapproche de l'écriture humanistique de livres, dans les documents elle se rapproche de l'écriture courante d'aujourd'hui. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle elle fut fortement modifiée par les calligraphes anglais, et elle fut enseignée communément dans les écoles au XIX^e siècle comme « écriture anglaise ».

La principale différence entre l'écriture courante moderne et l'ancienne cursive humanistique consiste dans le trait plus libre, dans une plus grande finesse des traits déliés et dans la liaison plus parfaite des lettres. La finesse des traits résulta de l'emploi de plumes pointues qu'on, en écrivant, appuyait tantôt plus tantôt moins, tandis qu'auparavant on se servait de plumes émoussées, qui, d'après la direction du coup de plume formaient des traits forts ou déliés. Pour arriver à mieux lier les lettres entre elles, on les marquait toutes de petits traits de liaison : beaucoup de hastes étaient dotées de boucles et l'on ajoutait au point final de **b**, **o**, **v**, **w** de petits crochets. (Voir F. Soenneken, *Das deutsche Schriftwesen* etc., p. 24.)

Lettres isolées.

Contrairement à la forme onciale de l'**a** des livres on donnait à l'**a** de la cursive la forme simple, comme dans la cursive gothique; le trait de droite ne s'élève pas au-dessus de la panse; celle-ci est grande et atteint la hauteur du trait de droite. (Pl. 116b. 117.)

Primitivement **d** le plus souvent affecte la forme droite (comme dans la minuscule carolingienne), plus tard c'est la forme ronde qui de nouveau est beaucoup employée (comme dans la minuscule gothique).

Primitivement **e** était formé de plusieurs coups de plume, ce n'est que plus tard, qu'on commença à l'écrire d'un seul coup de plume, comme nous l'écrivons aujourd'hui (pl. 117a. 117b).

f, tantôt en haut tantôt en bas, porte une boucle; souvent, plus tard, il a une boucle à la fois en haut et en bas.

La panse de l'h se recourbe à droite, en dehors; ainsi sa liaison avec la lettre suivante peut s'établir facilement.

Primitivement i a quelquefois un trait diacritique, mais plus tard il porte d'ordinaire un point; le second i de l'i double fut pendant longtemps prolongé au-dessous de la ligne. Au cours du XVII^e siècle l'j long dans la cursive, comme dans l'écriture de livres, devint d'un usage toujours de plus en plus fréquent au commencement des mots et il finit par se distinguer nettement de l'i bref: dès lors j marque la consonne (le Jot) et i la voyelle. — Vers le même temps aussi on commença à distinguer dans la majuscule entre l'I sur la ligne et le J prolongé au-dessous de la ligne, pourtant cette distinction fut moins strictement observée et aujourd'hui encore il y a des écoles qui ne distinguent pas entre I bref et J long. — En Allemagne, plus tard, les philologues réussirent à bannir des textes latins cette distinction de l'i bref et de j long: j long fut écarté, i bref, de nouveau, fut employé aussi bien pour la consonne que pour la voyelle.

m, à la fin des mots, a souvent la forme d'un trait ondulé (pl. 117a).

La panse de p est recourbée vers la droite; on l'écrivait souvent tout d'un trait avec la haste, sans lever la plume. Souvent on liait la panse à la lettre suivante, en donnant une boucle au trait final.

Primitivement l'r droit avait la préférence (comme dans la minuscule carolingienne), pourtant beaucoup d'écoles employaient souvent aussi l'r rond; celui-ci a maintenant une autre forme qu'auparavant: le trait horizontal ne se trouve plus mis en bas mais en haut et la courbe n'est pas ouverte à gauche, mais à droite (pl. 116b, ligne 1: *accrescat*). C'est la forme de l'r ressemblant au petit z dans l'écriture gothique qui constitue le passage à cette nouvelle forme (voir page XXII). C'est de cet r rond qu'est sorti l'r rond employé aujourd'hui dans l'écriture latine courante à côté de l'r droit.

Pour pouvoir lier plus aisément l's rond à la lettre précédente, on lui donna un trait oblique délié (pl. 117a. 117b. 118a). D'autre part la tendance à rendre aussi bien la courbe supérieure que la courbe inférieure susceptible de liaison fit que l'on donna souvent une boucle à l's soit en haut soit en bas ou même des deux côtés à la fois; on affectionnait particulièrement cette forme pour le premier s de l's double; sous cette forme l's ressemble tout à fait à l'h minuscule allemand (pl. 117b, ligne 2: *essi*).

Souvent t était écrit comme lettre longue, mais le plus souvent comme lettre de demi-longueur. Ou bien la barre coupe la haste, ou bien elle est placée du côté droit.

Chez beaucoup de copistes humanistes u reprend d'abord la forme ronde (voir le bref de 1472, pl. 116a); pourtant d'autres copistes, suivant l'écriture gothique, mettent souvent le v pointu au commencement des mots (voir le bref de 1512, pl. 116b). On eut plus tard pour v deux formes: une forme tout à fait pointue et une autre à base arrondie (voir la forme pointue pl. 116c, ligne 9. 10; la forme arrondie pl. 117b, ligne 2. 3). Au cours du XVII^e siècle on distinguait nettement l'u rond et le v pointu: dès lors u marque la voyelle et v la consonne (le Vau). — A partir du XVIII^e siècle beaucoup de philologues allemands

cherchèrent de nouveau à écarter cette différence dans les textes latins: ils bannirent le v, pour employer toujours l'u rond; heureusement ils y eurent moins de succès que dans la suppression du j long (voir ci-dessus).

x souvent fut écrit d'une autre façon qu'auparavant: on le composa d'un c retourné (ç) et d'un c ordinaire, accouplés ensemble.

Plus tard aussi y eut sa forme un peu changée; sa haste inférieure d'ordinaire forme une boucle.

z a aussi bien la forme brève que la forme longue (avec une haste inférieure); la forme brève fut adoptée dans la plupart des écoles. Souvent z dépasse la ligne supérieure médiane.

Les lettres majuscules imitent la capitale romaine. Souvent aussi elles imitent la forme des grandes lettres gothiques.

Abréviations. Au XV^e et XVI^e siècle on fait souvent encore usage d'abréviations, moins fréquemment il est vrai que dans l'écriture gothique. Mais peu à peu on commença à écrire complètement toutes les lettres; on réserva les abréviations pour certains mots se répétant souvent et pour les titres. On usa surtout de la méthode d'abréviation consistant à placer les dernières lettres plus haut que les autres; on donna souvent à ces lettres une forme plus réduite avec un ou deux points par-dessous, par ex.: *mon^{ri} s^{ti} Galli* (= *monasterii sancti Galli*), *occ^{ne}* (= *occasione*), *opp^{ne}* (= *opportune*). Voir aussi les exemples pl. 116b, et dans la lettre italienne pl. 122.

En général, la ponctuation est mieux marquée qu'auparavant. Pour la grande pause on a un point, suivi d'une grande lettre. Souvent aussi pour la petite pause on a un point, mais suivi d'une petite lettre. Pour la petite pause on employait encore quelquefois le point d'exclamation, comme dans la minuscule carolingienne et gothique (pl. 114, 6), plus souvent pourtant on a un simple trait (pl. 116a, 4. 116b, 1). Primitivement ce simple trait était sur la ligne (comme dans l'écriture gothique), mais plus tard il se trouva moitié sur la ligne et moitié au-dessous, et finalement il reçut la même forme et position que notre virgule actuelle (pl. 116c. 118a. 122). Dans un bref de Léon X. de l'année 1516, en plusieurs passages, pour la petite pause et la pause moyenne on a un point-tiret, en d'autres passages on a deux points. De même dans la lettre de l'année 1562, pl. 122, on a une fois un point-tiret et une fois deux points (ligne 3. 8). Dans son ouvrage *Orthographiae ratio* Aldus Manutius, le Jeune, publia en 1566 un chapitre *Interpungendi ratio*, dans lequel se trouvent marqués les divers degrés de notre ponctuation moderne: *semicirculus* (virgule), *punctum semicirculo impositum* (point-tiret), *geminatio puncti* (deux-points), *unicum punctum* (point). De même dans le bref de Paul V. de l'année 1606, pl. 116c, on trouve la virgule, le point-tiret, les deux-points et le point; mais ils n'ont pas encore une signification établie. — Au XV^e et XVI^e siècle on aime à employer les deux-points; on en use aussi bien pour la petite que pour la moyenne pause, quelquefois aussi pour la grande pause (pl. 115b. 116a. 116b. 116c. 117a). Ce signe est issu à ce qu'il semble, du signe de l'écriture gothique, composé d'un point avec un trait par-dessus (le point d'exclamation): à la place du trait on fit un point, d'où les deux points (voir l'une et l'autre forme pl. 117a).

c) L'écriture italienne de chancellerie.

Pl. 116c. 122.

Cette écriture est une variété de la cursive humanistique. On la rencontre au XVI^e siècle dans la correspondance de la secrétairerie d'état des Papes, dans les lettres des nonces, dans beaucoup de brefs pontificaux et en général dans les écrits des chancelleries italiennes. Naturellement selon les contrées en Italie elle admet certaines différences; d'où les appellations données par les maîtres d'écriture de *lettera Romana, Napolitana, Fiorentina, Veneziana, Milanese, Bergamasca* etc. Pour certaines variétés on a les noms de *lettera notaresca, lettera mercantile* etc. Avec quelque changement de forme, cette écriture se répandit bientôt aussi en dehors d'Italie, en particulier en Espagne et en France; en Espagne elle reçut le nom de *bastardilla, bastarda*, en France on l'appela *écriture italienne bastarde à la fran-*

çaise ou simplement *écriture bâtarde*, parce qu'elle était un composé d'éléments de diverses écritures. Les notes caractéristiques de cette écriture de chancellerie sont les traits ondulés et libres des lettres et les extrémités appuyées des hastes. A cause des têtes appuyées des hastes, cette écriture est souvent appelée en Italie *testeggiata* (*testa* = tête). En général les lettres sont rondes, souvent pourtant on trouve des formes pointues. On rencontre le d rond à côté du d droit, l'e avec l'œil fermé à côté de l'e avec crochet séparé, et l'r droit à côté de l'r rond. Voir pour les lettres isolées les explications pl. 116c. 122.

L'écriture des bulles pontificales. Il faut encore ici brièvement mentionner une autre espèce d'écriture en Italie, l'écriture moderne des bulles pontificales (appelée aussi *littera sancti Petri* et en italien *scrittura bollatica*), dont l'origine pourtant est tout à fait différente de l'écriture humanistique. Au XV^e et XVI^e siècle on employait pour les bulles l'écriture gothique, sous la forme

qu'elle avait prise dans les siècles précédents dans la chancellerie pontificale (pour les brefs, au contraire, ainsi qu'il a été dit, on adopta l'écriture humanistique). Dans la seconde moitié du XVI^e siècle les scribes de la chancellerie apostolique commencèrent à donner à cette écriture gothique des formes tout à fait caractéristiques, qui la distinguent de tout autre genre d'écriture. Ce qu'il y a surtout

de spécial, ce sont les traits appuyés, brisés et entrelacés. Avec le temps l'écriture des bulles devint si illisible qu'on se voyait obligé d'y ajouter un *transumptum* en écriture ordinaire pour les intéressés. A Rome, les copistes croyaient que c'était l'ancienne curiale pontificale que l'on devait conserver, eu égard à sa vénérable antiquité. Léon XIII. la supprima finalement en 1878. (Pl. 125.)

2. L'écriture gothique moderne.

Après l'invention de l'imprimerie (vers le milieu du XV^e siècle) on laissa de plus en plus aux imprimeurs le soin de la publication des livres. On n'écrivit donc plus l'écriture gothique de manuscrits. C'est la cursive gothique qui devint l'écriture usuelle. Cette écriture pourtant ne s'est maintenue jusqu'aujourd'hui que dans les pays de langue allemande; dans les autres contrées elle s'est vue supplantée par la cursive humanistique (voir ci-dessus le chapitre sur l'écriture humanistique).

La cursive gothique reçut dans chaque pays des formes nettement nationales, aussi peut-on parler d'une écriture gothique française, anglaise, allemande et d'autres pays. Si l'écriture humanistique n'avait pas été adoptée, aujourd'hui, selon toute vraisemblance, nous aurions un grand nombre d'écritures nationales différentes, d'une lecture difficile, comme dans le haut moyen âge, avant que la minuscule carolingienne ne fut venue supplanter les écritures nationales.

a) La cursive gothique française.

Pl. 119 a. 119 b. 123 a.

En France, la cursive gothique subsista dans la chancellerie royale jusqu'au commencement du XVII^e siècle. Chez les notaires et greffiers elle se conserva beaucoup plus longtemps; dans leurs actes, cette écriture a souvent une forme absolument détestable, à peine lisible (Giry l'appelle *cursive déformée et dégénérée, qui semble au premier aspect un griffonnage indéchiffrable* : voir *Manuel de diplomatique*, p. 519); ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'elle devint plus lisible.

La cursive gothique française se signale par une grande variété de formes de lettres. Les formes de **a**, **r**, **s** sont surtout caractéristiques (voir les explications des planches).

Sur les abréviations dans les textes français voir L. A. Chassant, *Dictionnaire des abréviations latines et françaises*, 5^e éd., Paris 1884, et *Paléographie des chartes et des manuscrits du XI^e au XVII^e siècle*, 8^e éd., Paris 1885; M. Prou, *Manuel de paléographie, . . . suivi d'un dictionnaire des abréviations françaises*, p. 353—383.

On trouvera beaucoup de reproductions d'écritures gothiques françaises dans *Le Musée des archives départementales*, Paris 1878. D'autres Facsimile se trouvent dans A. Bourmont, *Lecture et transcription des vieilles écritures, Manuel de paléographie des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Caen 1881; L. Delisle, *Album paléographique*, Paris 1887; J. Kaulek et E. Plantet, *Recueil de fac-similés pouvant servir à l'étude de la paléographie moderne*, Paris 1889; M. Prou, *Recueil de fac-similés d'écritures du XII^e au XVII^e siècle*, Paris 1892, et *Nouveau recueil de fac-similés etc.*, Paris 1896, et *Recueil de fac-similés . . . du V^e au XVII^e siècle*, Paris 1904.

b) La cursive gothique anglaise.

Pl. 120. Comp. pl. 115 a.

En Angleterre la cursive gothique se maintint jusqu'au XVII^e siècle. Mais de plus en plus elle devait céder à la cursive humanistique et à une écriture semblable, l'écriture bâtarde française. Pourtant on conserva longtemps encore à la chancellerie royale et dans les tribunaux de justice certaines formes de l'ancienne écriture gothique. La «Chancery-hand» aujourd'hui encore est employée en certains documents. La «Court-hand» (écriture des tribunaux de justice) se retrouve jusqu'au règne de Georges II. (1727—1760).

Certaines formes spéciales de l'écriture gothique anglaise se retrouvent déjà dans des documents anglais de la fin du XIV^e siècle, par ex. : la forme **O** de l'**e** et la forme allongée de l'**r**. Pourtant avec le temps ces particularités et d'autres s'accusèrent toujours davantage (voir notre reproduction pl. 120 et les explications).

Sur la cursive gothique anglaise voir E. M. Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palaeography*, le dernier chapitre avec les paragraphes *English Chancery-hand, English Court-hand*; A. Wright, *Court-Hand restored or the Student's Assistant in reading old deeds, charters, records, etc.*, nouvelles éditions de Scott et Davey (*A Guide to the collector of historical documents etc.*), Londres 1891, et de Ch. Tr. Martin, Londres 1892.

c) La cursive gothique allemande.

Pl. 118 b. 121. 124 a. 124 b.

La cursive gothique allemande («Deutsche Kurrentschrift») reçut son caractère spécial à la fin du XV^e et au XVI^e siècle. Dans nos reproductions, c'est le document de Maximilien I., de l'année 1513 (pl. 118 b), qui offre le premier exemple d'une écriture allemande; on le comparera avec la copie du document concernant Jean Guttemberg de 1465, qui offre encore le caractère de la cursive gothique commune du XV^e siècle (pl. 113 b).

Comme toute cursive, la gothique allemande a ses traits légers et courants avec les lettres étroitement liées. Beaucoup plus encore que la cursive gothique du moyen âge, elle affectionne les lignes droites et les angles aigus. Les panses des lettres ont d'ordinaire la forme ovale. Des déliés longs assurent la liaison des lettres. Les hastes supérieures et inférieures ont d'ordinaire des boucles. Beaucoup de lettres sont divisées en deux parties, réunies entre elles par un crochet : voir **a**, **g**, **q**, **r**, **v**, **w**, **y**; les débuts de cette forme de lettres remontent du reste jusqu'au XV^e siècle : la forme de l'**a**, en particulier, se retrouve déjà dans les documents de l'empereur Sigismond (1410—1437).

Au XVI^e siècle la cursive allemande a souvent encore des formes raides et épaisses, rappelant l'écriture de livres, avec le temps pourtant les traits deviennent plus légers, plus coulants. Le **b** et l'**o** qui auparavant ne souffraient aucune liaison avec la lettre suivante, sont maintenant munis d'un petit crochet qui rend cette liaison facile. De même le trait du milieu de l'**f** et le trait inférieur de **k** et de **t** prennent la forme d'un crochet de liaison. — Ce qu'il y a aussi de caractéristique dans la cursive allemande c'est la grande variété des lettres majuscules.

A côté de la cursive ordinaire il se développa en Allemagne une écriture de chancellerie, appelée simplement «Kanzlei» (chancellerie), forme hybride, tenant le milieu entre la cursive et l'écriture de livres (voir pl. 121 b. 124 b).

Lettres isolées (voir ci-dessous la table des huit alphabets). Dans l'**a** on ajoute en haut un petit trait, unissant la boucle de gauche avec le trait de droite. La modification de la voyelle dans **ae** (comme aussi dans **oe** et **ue**) est indiquée ou par un petit **e** suscrit ou par un petit crochet ou par deux traits ou deux points (**ä**, **ö**, **ü**).

La haste de **b** a d'ordinaire une boucle. Plus tard le trait final de **b** prend un petit crochet qui sert de liaison avec la lettre suivante.

Le trait principal de **c** tombe d'ordinaire tout droit. Primitivement **c** porte en haut un crochet horizontal, comme auparavant; plus tard cependant ce crochet est négligé et **c** ne se compose plus que d'un trait droit avec un léger coup de plume oblique et une ligne de fuite (tout à fait comme **i**; **c** ne se distingue de l'**i** que par l'absence du point).

d a la forme ronde. Il se termine d'ordinaire par une boucle, qui souvent descend fort bas et se trouve prolongée pour la liaison avec la lettre suivante.

Le trait principal de l'**e** tombe le plus souvent tout droit. Au XVI^e siècle **e** a en haut soit un grand œil de caractère particulier soit un petit crochet oblique. Plus tard il porte en haut un petit trait parallèle au trait principal, auquel ce petit trait est relié par un trait délié; finalement ce trait secondaire est devenu aussi long ou à peu près que le trait principal; il en est résulté la forme bizarre d'aujourd'hui, dans laquelle **e** est fait de deux traits verticaux et de trois traits déliés